

(1880 - 1950)

Officier de tir sur ce même bâtiment au début des hostilités, il est cité à l'ordre de l'Armée navale en 1915 : "Officier de tir de grand mérite, possédant une aptitude professionnelle remarquable, n'a cessé de faire preuve, au cours des divers combats, d'un sang-froid et d'une sûreté de coup d'œil très remarquée et a su, à différentes reprises, obtenir promptement de l'artillerie du bâtiment un résultat décisif."

[Extrait de Marins à la bataille de Paul Chack, tome3,
Les Dardanelles, Journée du 18 mars 1915, pages 59-64](#)

tour de bras. Mêlés aux éclairs rubis des éclatements ennemis, on aperçoit les grands jets de flamme jaune que crachent les 305 et les 164 ripostant furieusement. Sur la passerelle, Guépratte, toujours droit et souriant, cause avec son aide de camp de Laurens-Castelet, aussi calme que son chef ; Marguerye est toujours impassible, l'enseigne télémétriste toujours sur son perchoir. Autour d'eux hurlent des fragments d'obus et des fragments de navire... Les tôles dépecées geignent douloureusement à l'instant qu'un gros projectile laboure la cheminée de l'avant. Quand la fumée se dissipe, l'énorme tuyau a pris l'aspect d'un tronc que la foudre aurait déchiqueté du haut en bas. Un obus de 150 en plein dans la passerelle crève la chambre des cartes et s'enfuit au loin sans éclater : son mauvais amorçage a sauvé la vie à l'amiral et à tous les officiers groupés là. Un autre coup dévaste la boulangerie et les cuisines. Les tôles qui supportent le spardeck sont en loques. Un 240 explose en tonnerre sur la cuirasse de la tourelle arrière et crible d'éclats ses abords : impact sans importance, car, dix secondes plus tard, la gifle assourdissante des deux 305 jumeaux prouve qu'ils n'ont pas souffert. Une autre déflagration, terrible celle-ci, se fait entendre à bâbord milieu, à l'endroit où sont superposées une tourelle et une casemate, chacune contenant une pièce de 164. Du flanc crevé, une flamme gigantesque s'élance, plus haute que les mâts et, chose grave, la voix du lieutenant de vaisseau Morris monte du poste central au blockhaus :
– Prévenez le commandant et l'amiral que le réseau bâbord des transmissions d'artillerie est hors de combat. En outre, nous devons avoir une brèche à l'avant, l'eau pénètre au poste central.

Sous la douche copieuse, Morris et ses hommes restent calmes et constatent bientôt que cette eau-là provient simplement d'un tuyautage d'incendie crevé. Mais l'avarie des transmissions d'artillerie est grave : elle sépare l'officier de tir de ses canons. Le *Suffren* ne peut plus se battre... Un seul coup de 240 l'a paralysé. Il a frappé d'abord la tourelle de 164, disloquant son cuirassement. Puis, par un hasard étrange, il a pénétré dans la casemate par la fenêtre du capot blindé, décapitant l'officier qui s'y trouvait. Il a ensuite éclaté à l'intérieur et mis le feu aux vingt gargouilles du

parc : 200 kilogrammes de poudre B, et tué net les douze hommes qui armaient le canon... De la tourelle du dessus d'où fusent de longs jets de feu, l'enseigne Girouin fait évacuer tous les canonniers en ordre, un par un, et sort le dernier. L'incendie formidable de la casemate a produit une telle surpression dans les tuyautages d'eau des transmissions d'artillerie que tous les réseaux sont crevés.

Pis encore. Projetée dans le puits du monte-charge de 164, une des gargousses enflammées est tombée dans la soute aux poudres, où travaillent six hommes et le quartier-maître canonnier Lannuzel.

Seuls ils savent. Nul autre, à bord, ne se doute que le *Suffren* va sauter en l'air, condamné avec un sursis de quelques minutes... La gargousse a mis le feu au lambrissage et aux étagères de bois. Les caisses à poudre en cuivre vont mijoter jusqu'à l'instant où l'une d'elles, suffisamment chauffée, fera explosion, et toutes les autres avec quelque 6 000 kilogrammes de poudre, un beau volcan...

Là-haut, Guépratte ne sourit plus depuis qu'il sait que toute l'artillerie bâbord du *Suffren* est bloquée... Déjà, d'ailleurs, le capitaine de vaisseau Rageot de la Touche, commandant du *Bouvet*, a noté l'interruption du tir de l'amiral et, sans attendre un signal, accourt à toute vitesse pour le remplacer sur la ligne de feu.

– Marguerye, ordonne alors Guépratte à son capitaine de pavillon, laissez-vous culer et faites réparer vos circuits. Si bâbord n'est pas paré pour la prochaine passe, nous tirerons par tribord.

– Bien, amiral, répond Marguerye, soucieux, en rentrant dans le blockhaus pour transmettre l'ordre du grand chef à l'officier canonnier.

Ce dernier, le lieutenant de vaisseau de David Beauregard, sorte d'Hercule tranquille, ne présente que les deux caractéristiques de grandeur et de force que la gouaille navale attribue au canonnier marin. Il remplace la troisième¹ par une intelligence alerte et des qualités d'officier de tir qui coûtent cher aux Turcs. Après deux

1. « Grand, fort et bête », telles sont les qualités qu'un dicton du gaillard d'avant, datant de la marine à voiles, accorde aux canonniers.

minutes d'entretien, les deux officiers sortent du blockhaus et rejoignent Guépratte qui, jumelle aux yeux, observe le tir du *Bouvet* :

– Amiral, dit le commandant du *Suffren*, dans les soutes de tribord, nous n'avons que des obus en porcelaine. Toute la nuit, nous avons fait passer les projectiles en acier à bâbord, puisque le combat était prévu de ce bord-là.

Sur tous les vieux cuirassés, il y a, en effet, deux catégories d'obus : les uns, en acier, dits de semi-rupture, sont excellents, solides et fort dangereux pour qui les reçoit ; les autres, pruneaux en fonte et qualifiés obus en porcelaine, menacent surtout qui les emploie et éclatent volontiers sitôt hors de la pièce, et parfois même dans l'âme, ce qui amène l'explosion du canon et une hécatombe de servants...

Guépratte se tourne vers David Beauregard :

– Pourrez-vous tirer par bâbord à la prochaine passe ?

– Impossible, amiral. Morris signale que tout le circuit des hausses et des dérives est hors d'usage. Il faudra travailler dessus plusieurs jours pour le remettre en état.

– Très bien, messieurs, dit alors Guépratte, je vous remercie de vos précieux renseignements. Mais, lorsque des bateaux français sont, comme aujourd'hui les miens, au poste d'honneur, ils y restent et sombrent sur place s'il le faut, sans lâcher pied. Nous nous battons par tribord avec les projectiles que nous avons, même s'ils ne doivent faire aucun mal à l'ennemi.

Les deux officiers saluent. Bientôt, dans le grand porte-voix qui relie le blockhaus au poste central, la voix de l'officier de tir ordonne :

– Armez tribord ! Prévenez toutes les sections que les passes suivantes se feront par tribord.

Les passes suivantes ! Dérision... Le feu est aux poudres !

Non. Le feu n'est pas aux poudres, car Lannuzel, encore que tout frais promu quartier-maître, est de ceux qui n'hésitent point. À l'instant que la gargousse, bolide crachant des flammes de cinq mètres, arrive dans sa soute, le gars de vingt ans ouvre la porte étanche :

– Dehors tout le monde ! Vivement !

Puis, dernier de tous, il sort, ferme la porte et bouscule les hommes pour passer premier dans les échelles, qu'il escalade

comme si le feu était à ses chausses. Le voici dans la batterie. Il bondit sur une clef et l'adapte tour à tour aux quatre tiges qui manœuvrent les vannes de noyage et de dégagement d'air de la soute en feu. Paré. Le geste est fait. Mais, à Lannuzel, le geste ne suffit pas. Il redescend à son point de départ, ouvre la porte et rentre dans le brasier... La poudre B brûle vite et la gargousse est consumée, mais les boiseries sont en feu. À travers la fumée âcre et putride, que perce à grand'peine la lueur d'un fanal protégé par deux épaisseurs de verre, on aperçoit leur rougeolement. Lannuzel s'agenouille, soulève une des virures mobiles du plancher et tâte. Tout va bien : les vannes ont obéi, l'eau entre à flots et Lannuzel, tranquillement, ferme les sectionnements d'aération par où l'inondation pourrait gagner les compartiments voisins. La porte refermée, le quartier-maître regagne la batterie et y trouve les capitaines de frégate Du Petit-Thouars, second du bord, et Verdier, chef du service de sécurité.

– Commandant, dit Lannuzel, je ne sais pas trop si j'ai bien fait, mais j'ai noyé la soute 6. Une gargousse en feu était tombée dedans...

En vérité, ce très humble bonhomme a sauvé le cuirassé et Du Petit-Thouars lui fait part de ce détail :

– Montez vite, ajoute-t-il, dans la tourelle bâbord milieu et dites d'activer le noyage en envoyant de l'eau dans le puits du monte-charge avec des manches à incendie.

Moins de trois minutes ont passé depuis l'arrivée du coup dur. Du Petit-Thouars s'éloigne et le commandant Verdier reste là avec ses charpentiers de l'équipe de sécurité. Armés de lances à incendie, asphyxiés aux trois quarts, – aucun masque n'existait à bord à cette époque, – ils avancent à travers la fumée et combattent le feu qui, de la casemate, a gagné l'entrepont.

– Meugnan, ordonne le capitaine de frégate à un charpentier, allez dire à la chaufferie 3 d'activer la pompe qui refoule au tuyautage d'incendie.

La belle tenue au feu comporte chez nous cent variantes. Sacrifiés avant tout le monde lorsqu'une mine ou une torpille éventre le navire sous la flottaison, les mécaniciens et les chauffeurs ne

connaissent, du combat, que des coups de bélier qui sans cesse font douloureusement vibrer la carène et les détonations sourdes et étouffées des explosions. Rien ne leur permet de distinguer les secousses et les bruits des coups qui partent de ceux qui sont dus aux coups que l'on reçoit. L'eau incompressible transmet si vite et si fidèlement les sons et les chocs qu'un projectile éclatant dans la mer à quatre cents mètres du bord donne aux gens d'en bas la même angoisse que celui qui vient de toucher. Sous le pont cuirassé du *Suffren*, des hommes ont compté trois cent cinquante commotions qui, toutes, leur ont paru mortelles. Les gens des fonds ne connaissent ni l'excitation éprouvée à servir une pièce qui crache la mort, ni la joie ressentie lorsque l'ennemi encaisse. Ils ne voient rien, ils ne savent rien, ils travaillent de toutes leurs forces. Les feux de toutes les chaudières sont allumés, tous les moyens mécaniques du bord sont en action.

Dans la chaufferie 3 du *Suffren*, tout se passe comme d'habitude, jusqu'au moment où la casemate prend feu. Soudain alors, par les grandes manches de ventilation, un torrent de flammes et de gaz incandescents se rue dans ce vase clos qu'est la chambre de chauffe.

– Stoppez les ventilateurs, ordonne l'ingénieur mécanicien Brunet, accouru aussitôt.

On obéit et, tout de suite, dans cette boîte fermée où les chaudières énormes sont en pleine ardeur, c'est le four atroce. Chaque fois que s'ouvre la gueule des foyers rouges réclamant le festin de charbon, l'haleine brûlante que rien n'entraîne plus vers le dehors – la cheminée est crevée et les ventilateurs stoppés – souffle l'enfer sur les chauffeurs, tandis que, vers leurs têtes, la tôle du plafond, plancher de la casemate en flammes, projette sa chaleur torturante. Des lamelles de peinture en ignition pleuvent.

Un officier ne quitte pas ses hommes en un tel péril, et Brunet est resté là. Près de lui se tient le second maître chauffeur Roudaut, solide entre les solides. Il a autrefois fait le quart dans la mer Rouge, devant les feux d'un petit croiseur, et c'était le paradis, comparé à la géhenne d'aujourd'hui...

– Hardi, les gars ! crie-t-il, les canonnières ont plus chaud que nous.